

pêcha pas Montfort d'entreprendre une mission pour les soldats de la garnison. On peut dire, sans exagération, qu'il y fit des merveilles. Presque toujours ses auditeurs, tout en larmes, se prosternaient la face contre terre, demandant à haute voix miséricorde. Dans la ville, on ne s'entretenait que de cette mission et des conversions qui s'y opéraient. On ne pouvait trop admirer la grande influence de Montfort sur les soldats et les officiers, qui avaient peine à se séparer de lui, et l'accompagnaient jusque dans les rues, toujours avides de recevoir ses encouragements et ses conseils. La surprise et l'édification redoublèrent, quand eut lieu la procession de clôture. Précédés d'un officier qui portait l'étendard de la croix, tous les soldats s'avançaient pieds nus, le crucifix d'une main, le chapelet de l'autre. A chaque invocation des litanies de la Sainte Vierge, ils répondaient en demandant le saint amour de Dieu, les yeux sur leur crucifix, et d'une façon si touchante que les spectateurs en étaient attendris jusqu'aux larmes. M. de Chamilly, gouverneur de La Rochelle, charmé de l'heureuse transformation de ses troupes, en conçut pour Montfort une singulière estime et une véritable vénération.

Deux plantations de croix couronnèrent dignement cette série de saints exercices. A la dernière, qui se fit à la porte Saint-Nicolas, il arriva un événement extraordinaire, qui rehaussa aux yeux de tous la sainteté du missionnaire. Pendant qu'il prêchait avec son zèle accoutumé sur l'amour des croix, les assistants se mirent à crier : « Miracle, miracle, nous voyons des croix en l'air. » Ce bruit dura plus d'un quart d'heure. Ainsi le ciel semblait vouloir accrédi ter son ministre auprès des fidèles, et attirer l'attention sur ses paroles.

CHAPITRE XI

MISSION DANS LES DIOCÈSES DE LUÇON ET DE LA ROCHELLE

(Suite.)

On va dans la Patrie
Par le chemin des Croix;
C'est le chemin de vie,
C'est le chemin des rois.
Toute pierre est taillée
Avec précision
Afin d'être posée
Dans la sainte Sion.

L'évêque de Luçon fut jaloux de posséder le saint prêtre dans son diocèse; il lui recommanda particulièrement l'île d'Yeu, que sa situation privait de secours spirituels. Les préférences de Montfort étaient toujours pour les paroisses les plus misérables : il se disposa donc à s'embarquer; mais il eut mille peines à trouver un bateau.

Les corsaires de Guernesey, appelés à l'aide des calvinistes de La Rochelle, veillaient autour des côtes, attendant Montfort pour le saisir et le faire disparaître; aucun marin n'osait donc s'aventurer sur l'Océan avec le missionnaire. Enfin, un batelier de Saint-Gille, cédant aux instances de l'intrépide Montfort, consentit à partir. Mais voilà qu'à mi-route, deux vaisseaux ennemis courent à toutes voiles sur la frêle embarcation. Matelots et passagers jettent des cris lamentables; le Bienheureux seul est calme et rassure ses compagnons. « Ne vous souvenez

vous pas, dit-il, de ce que je vous ai dit, que notre bonne Mère nous empêcherait d'être pris? » Ce disant, il met la statue de Marie sur le bord de la barque, et chante des cantiques en l'honneur de sa Protectrice. Il invite les autres à faire de même; mais, autour de lui, on est plus disposé à pleurer qu'à chanter. « Puisque vous ne voulez pas chanter, reprend-il, récitons le chapelet. » Marie écouta ces prières; au moment où la barque était à portée de canon des vaisseaux ennemis, le Bienheureux dit tout à coup : « Ayez de la foi, le vent va changer. » Ces paroles étaient à peine prononcées, que l'effet promis s'accomplissait; les corsaires, ayant les vents contre eux, s'éloignèrent, pendant que de la petite barque, si visiblement protégée, partaient de joyeux cantiques d'actions de grâces.

Un tel début était riche en promesses : aussi la mission fut-elle des plus consolantes. A part le gouverneur, qui refusa le bienfait divin, tous les insulaires, au nombre, de 2000, suivirent religieusement les saints exercices et, dociles aux enseignements de Montfort, s'appliquèrent à réformer leur vie. Après un séjour de deux mois, les missionnaires laissèrent l'île renouvelée aux mains de son digne pasteur, M. Héron. La pratique du Rosaire, établie dans trois chapelles dédiées à la Sainte Vierge, assurait la persévérance des bonnes résolutions.

Le 12 mai 1712, le Bienheureux bénissait à la Garnache la chapelle de Notre-Dame de la Victoire, comme il en avait fait la promesse. Le soir même de cette fête, il partit pour Sallertaine, accompagné processionnellement par le curé de la Garnache et sa bonne population. A mi-chemin, le pasteur de Sallertaine vint le rejoindre. Malgré ses efforts, il n'avait pu réussir à amener avec lui que quelques brebis fidèles. La paroisse tout entière était opposée à la mission. Aussi, quand la procession arriva

au bourg, les mécontents, interrompant par des cris furieux les cantiques et les prières, se mirent à insulter le saint missionnaire et même à lui lancer des pierres. S'ils croyaient le décourager et le faire renoncer à ses desseins, ils se trompaient entièrement. Montfort se réjouit de souffrir le déshonneur et l'affront pour le nom de Jésus. Ces contrariétés, loin de l'abattre, lui firent augurer les plus heureux résultats. En effet, voilà que déjà le ciel se déclare en sa faveur : les portes de l'église, fermées par les mutins, s'ouvrent d'elles-mêmes. Un riche bourgeois, très influent dans la paroisse, était manifestement hostile au missionnaire : celui-ci lui fait visite, le gagne par sa bonté, sa sainteté, puis l'emmène à l'église avec toute la famille. Dès le lendemain, l'église était remplie; l'auditoire, sous le charme de cette parole, à la fois douce et forte, promettait de recevoir avec fruit la grande grâce de la mission. Bientôt, cette paroisse qui, auparavant, présentait le spectacle de tous les vices, devint un vrai paradis, un asile de la paix et de la charité. Le Bienheureux inspirait une telle confiance, qu'on le pria de se faire l'arbitre des différends qui divisaient une foule de familles; il jugea un grand nombre de procès, à la satisfaction des intéressés, et fit opérer beaucoup de restitutions.

Toujours attentif à l'honneur de Marie, Montfort restaura dans l'église un autel abandonné, qu'il dédia à *Notre-Dame de Bon-Secours* : la Vierge puissante avait grandement secouru son serviteur dans les conversions qui venaient de s'accomplir. C'est donc à elle qu'il en renvoyait tout l'honneur.

Un autre monument témoigna de l'amour du Bienheureux pour la croix : ce fut un magnifique Calvaire, élevé à l'entrée du bourg. On y remarquait une chapelle de Saint-Michel, une grotte figurant le Saint-Sépulcre. Au-

dessus, la Croix du Sauveur, supportant un Christ fort bien sculpté, et un grand Rosaire, se dressait entre les croix des deux larrons. Tout cet ensemble de pieux objets, en même temps qu'il plaisait aux regards, parlait au cœur et portait à la dévotion. La bénédiction s'en fit d'une façon très solennelle. Tous les fidèles qui assistèrent à la procession avaient à la main, en outre d'une petite croix et d'un chapelet, un vélin portant imprimées les promesses de leur baptême qu'ils avaient signées. Par respect pour la croix, tous les hommes, riches et pauvres, marchaient pieds nus. Au départ de la procession, le Bienheureux leur avait recommandé de ne pas se préoccuper de leurs chaussures, leur promettant que rien ne serait dérangé pendant leur absence. Ils furent heureux, après la cérémonie, de voir l'accomplissement de cette parole : chaque objet se trouvait à la place même où il avait été déposé.

De Sallertaine, l'infatigable missionnaire passa à Saint-Christophe, où il recueillit une ample moisson de conversions. La première conquête fut un misérable qui l'avait souffleté, à son entrée dans la paroisse. La foule avait voulu venger cet affront. « Non, non, mes petits enfants, avait répondu Montfort; laissez cet homme, nous l'aurons bientôt. »

Cet esprit prophétique se manifesta plusieurs fois durant la mission. Un homme, nommé Tangaran, possédait une fortune mal acquise. Cédant aux conseils du Bienheureux, il se décida à réparer ses torts et à brûler des contrats frauduleux.

Le jour venu où ce dessein allait être mis à exécution, la femme fit une opposition opiniâtre; le faible mari, malgré les efforts du missionnaire, n'osa pas donner suite à ses résolutions. Justement indigné de cette résistance à la grâce, l'homme de Dieu leur dit à tous deux : « Vous

êtes attachés aux biens de la terre et vous méprisez ceux du ciel. Vos enfants ne réussiront pas; ils ne laisseront pas de postérité, et vous serez misérables. Vous n'aurez pas même de quoi payer votre enterrement. — Oh! s'écria la femme, d'un ton moqueur, il nous restera au moins 30 sous pour payer le son des cloches? — Et moi, je vous dis, répliqua Montfort, que vous ne serez pas même honorés du son des cloches à votre enterrement. » Cette prophétie se vérifia de point en point. Le fils et la fille de ces malheureux se marièrent et n'eurent point d'enfants. Quant aux deux coupables, après avoir vécu dans une profonde misère, ils moururent le Jeudi-Saint, à huit ans d'intervalle, et furent enterrés le Vendredi-Saint, par conséquent sans le son des cloches.

Voici un autre trait non moins merveilleux. Le sacristain de la paroisse, Jean Cantin, était un homme simple et craignant Dieu. Montfort aimait à le visiter et à converser avec lui. Or, un jour, le saint missionnaire, trouvant une des filles de Cantin occupée à boulanger, lui demanda si elle offrait son travail à Dieu. — J'y manque souvent, répondit-elle ingénument. — N'y manquez jamais, reprit Montfort; puis joignant l'exemple au précepte, il fit une prière et bénit la pâte. La jeune fille n'avait préparé de farine que pour faire une fournée; mais l'oraison et la bénédiction du saint prêtre furent si efficaces, qu'au lieu d'une fournée, on se trouva en mesure d'en faire trois. Dans sa reconnaissance, le bon Cantin porta trois de ces pains merveilleux à la Providence.

Une des pratiques du Bienheureux était de faire les exercices de la préparation à la mort dans les paroisses où il donnait un retour de mission. C'est ce qui eut lieu à la Garnache. Trois jours de suite, ce sujet si important fut traité dans tous ses points. Le dernier soir, l'ingénieux

missionnaire voulut figurer, devant les fidèles, cette lugubre tragédie, où ils seraient bientôt les acteurs et les victimes. Assis dans un fauteuil, il représenta le moribond, pendant que deux prêtres faisaient les person-nages du bon ange et du démon. Ces tableaux saisissants, que faisait ressortir encore le chant de lugubres cantiques sur la mort, produisaient une vive impression sur les spectateurs; tous sortaient de cet exercice, emportant dans leur cœur la crainte du péché, se promettant de bien vivre pour bien mourir.

Vers la fin de juillet 1712, le Bienheureux revint à La Rochelle, où des personnes de piété lui procurèrent une petite maison. Le mobilier n'en était pas luxueux : un lit, une table, une chaise, un chandelier, c'était tout ce que Montfort avait accepté de ses bienfaitrices. Le peuple appela bientôt cette humble demeure *l'ermitage de saint Éloi*. Actuellement, elle est la propriété des Filles de la Sagesse, qui la conservent avec amour en souvenir de leur Père.

Les missions données à La Rochelle n'avaient pas produit un bien éphémère : un grand nombre d'âmes persévéraient dans leurs bonnes résolutions. Ce fut une grande joie pour Montfort de le constater. Afin d'entretenir et d'augmenter cette ferveur, il donna une retraite dans la chapelle de l'hôpital Saint-Louis. Dieu attendait ce moment pour attirer au bien une jeune fille, nommée Bénigne Pagé, qui, après avoir vécu d'une vie très mondaine, devint dans le cloître un modèle de pénitence. Un jour, quelques instants avant le sermon, elle entra à l'église, avec un costume assez peu décent; puis, comme pour braver le saint prédicateur, elle alla se placer juste en face de la chaire.

Au lieu de la reprendre publiquement, comme tous les

assistants et elle-même s'y attendaient, Montfort jeta un regard de pitié sur elle, se tourna vers le Saint-Sacrement et, après une fervente prière, commença à prêcher. Sa parole fut alors si forte et si pénétrante, que tout l'auditoire éclata en sanglots; le cœur de la pauvre pécheresse n'y put tenir longtemps et se brisa sous l'influence de la grâce : elle se mit, comme Madeleine, à verser des larmes amères sur sa vie criminelle, aux pieds de son divin Sauveur.

Ce n'était pas l'effet d'un attendrissement passager, c'était l'indice d'un changement complet. Après s'être mise sous la direction du bienheureux Montfort, M^{lle} Pagé dit adieu au monde, et s'enferma dans un couvent de Clarisses, où, malgré la rage et les tentatives de la société frivole qu'elle avait quittée, elle vécut saintement jusqu'à la mort. On vit alors une infinité de personnes de toutes conditions se mettre sous la direction du saint prêtre, ce qui demandait une certaine dose de courage, car c'était s'exposer aux railleries des mondains; en même temps, c'était déclarer qu'on renonçait aux fausses maximes du siècle, pour embrasser la morale évangélique dans toute sa sévérité. Obligé de fournir un aliment spirituel à tant d'âmes, l'homme de Dieu était nécessairement bref dans ses discours; mais un mot de sa part, vivifié par l'Esprit-Saint, suffisait pour changer les cœurs, pour les embraser d'amour. C'est là surtout qu'il avait le talent de communiquer sa passion pour la croix. Sa bonne Mère et Maîtresse l'aidait puissamment dans la sanctification des âmes au confessionnal. Aux personnes pieuses, il la proposait pour modèle; il leur recommandait d'aller à elle, comme à l'unique trésorière des trésors de Dieu, et à l'unique dispensatrice de ses grâces, car elle anoblit, élève et enrichit qui elle veut, elle fait entrer qui elle veut dans la voie étroite du ciel. « C'est à Marie seulement, disait-il, que

Dieu a donné les clés des celliers du divin amour, et le pouvoir d'entrer dans les voies les plus sublimes de la perfection, et d'y faire entrer les autres (1). » Dans les rapports du Bienheureux avec les pauvres pécheurs, Marie était un doux appât dont il se servait pour les attirer à Dieu. Le nom de cette tendre Mère gagnait leur confiance et ouvrait leur cœur. Le saint confesseur, avant tout aveu, suggérait à ses pénitents de penser à Marie, de lui faire une prière. Quand il les voyait bien convertis, il leur inspirait le Rosaire, comme moyen de persévérance. La dernière parole, en les congédiant, était une prière pour appeler sur eux la bénédiction de Jésus et de Marie. Les heureux convertiss'en allaient ensuite à l'autel de cette Mère miséricordieuse, pour la remercier des grâces qu'elle venait de leur obtenir, et lui recommander humblement de les préserver de toute rechute. Toujours à Jésus par Marie.

Après quelques jours passés dans son ermitage, le Bienheureux, toujours dévoré d'un zèle divin, partit au commencement de l'hiver 1712, avec plusieurs Pères Jésuites, afin de prêcher la mission aux pauvres gens de la campagne, les favoris de son cœur. Là encore, le succès dépassa toutes ses espérances. De toutes parts, on accourait au lieu où se faisaient les saints exercices; les villages étaient déserts, les troupeaux abandonnés à la garde de quelques enfants. L'enceinte des églises étant trop étroite pour contenir cette foule empressée, il fallait souvent faire les sermons en plein air. Ce qui était le plus merveilleux, c'était la solidité des conversions nombreuses opérées durant la mission; il semblait que Montfort laissât après lui une odeur de sainteté, qui conservait les âmes dans l'amour divin.

Thairé, Saint-Vivien, Esnandes, Courçon et quelques

(1) *Vraie dévotion*, p. 27.

autres paroisses eurent le privilège de posséder tour à tour le grand missionnaire. Courçon était une triste paroisse, livrée au démon de la haine et de la discorde. La médisance, la calomnie, l'injure, étaient à l'ordre du jour entre les paroissiens; le curé lui-même, au lieu de donner le bon exemple et de calmer les esprits, était le premier à entrer dans l'arène, à rompre des lances avec ses administrés. Les paroissiens le détestaient; lui-même le leur rendait, maudissant le jour où il avait mis le pied dans ce funeste pays. Le Bienheureux, à la vue de tant de misères, est écœuré, et déclare n'avoir jamais rien rencontré de semblable. Néanmoins, il se met à l'œuvre sans se décourager. Mais ses discours sont sans effet, son zèle inutile. Il recourt alors à ses armes ordinaires, la prière et la mortification, puis indique une conférence sur une matière fort importante.

La paroisse tout entière, bien que se doutant du sujet qui doit être traité, est fidèle au rendez-vous. Montfort alors, sous l'influence de l'Esprit de charité, s'anime et parle de l'amour du prochain avec une force, avec une ardeur extraordinaires. C'est un feu qui tombe de ses lèvres et vient brûler les cœurs. Le pasteur, le premier, interrompt le sermon pour demander pardon à ses ouailles de sa conduite peu édifiante; les paroissiens, de leur côté, émus, bouleversés par la parole de l'apôtre, éclatent en gémissements et en sanglots, supplient leur curé d'avoir pitié d'eux, d'oublier leurs torts à son égard. Tous les ennemis se réconcilient, se donnent le baiser de paix. C'est un spectacle à ravir les anges. Quand Montfort sortit de Courçon, la charité y régnait en maîtresse. Le curé et les paroissiens, rivalisant désormais de douceur et de prévenances, ne travaillèrent plus qu'à s'édifier mutuellement.

Le 30 mai 1713, commença la mission de la Séguinière. Tout, dans cette bonne paroisse, concourait à attirer les plus amples bénédictions du ciel sur les efforts du Bienheureux : un curé, que Montfort appelait curé selon son cœur; des châtelaines (les demoiselles de Beauveau, sœurs de l'évêque de Nantes), modèles de piété et de charité; une population profondément religieuse, dont le bonheur était de se nourrir de la parole de Dieu. La mission fut donc particulièrement féconde en fruits de sainteté. Le culte de Marie était déjà en honneur dans un milieu si chrétien. Aussi accueillit-on avec joie la proposition de Montfort, de restaurer une chapelle en ruines et de la consacrer à la Très Sainte Vierge. Quand tout fut prêt, le saint missionnaire plaça lui-même dans le sanctuaire une statue en bois, sculptée de sa main, qu'il proposa à la vénération publique sous le vocable de *Notre-Dame de Toute-Patience*. Ce nom fait allusion à la maladie qu'il avait endurée pendant la mission et aux grâces de patience qu'il avait sollicitées de sa Mère. Le cantique *A mon secours*, composé en l'honneur de la nouvelle Madone, ne fait que nous confirmer dans cette opinion. On y lit ce couplet :

Par charité!
Soulagez-moi dans ma misère,
Par charité!
La patience ou la santé!
C'est en vous seule que j'espère,
Montrez que vous êtes ma Mère!
Par charité!

La chapelle de Notre-Dame de Toute-Patience, artistement réparée par les pasteurs de la Séguinière, est toujours fréquentée par les pèlerins. Avec le nom de Marie, on invoque celui de Montfort, dont le souvenir vit dans tous les cœurs.

CHAPITRE XII

COMPAGNIE DE MARIE — VOYAGES DU BIENHEUREUX A PARIS ET
A ROUEN — DIFFÉRENTS TRAVAUX DURANT CES VOYAGES

Prêtres, allons à la suite
D'un Dieu pauvre et mort en croix.
Puisqu'il nous en sollicite,
Prêtons l'oreille à sa voix.

Depuis longtemps, Montfort songeait à former une Société de prêtres, qui continuerait après lui l'œuvre des missions. Dès les premières années de sa vie sacerdotale, nous le voyons « demander à Dieu, par de continuels gémissements, une petite et pauvre Compagnie de bons prêtres, qui s'exerceraient aux missions sous l'étendard et la protection de la Sainte Vierge. » « Non content, dit le P. Besnard, d'offrir ses prières et l'adorable sacrifice pour cette œuvre si grande et si sainte, il faisait à cette intention des jeûnes, des pèlerinages, à quoi il joignait la voix de ses larmes dans ses oraisons, et celle de son sang dans ses cruelles macérations. » La Mère Marie-Louise de Jésus disait un jour à un Père de la Compagnie de Marie : « Oh! si vous saviez ce que vous avez coûté à notre Père de Montfort! Que de prières, que de retraites, que de pénitences, que de voyages il a faits et fait faire, pour obtenir du bon Maître de la moisson des ouvriers évangéliques! » Dans une de ces retraites, le Bienheureux se décida à instituer la nouvelle Société et à lui donner une règle con-